

VERA LINHARTOVA

À mourir de rire

Un carnet de voyage

Tout le monde sait que pour bien voyager il faut voyager léger. Aussi la valise ne pesait-elle presque rien et ne contenait-elle que le strict nécessaire. Le train partit à l'heure. On aurait sans doute préféré dormir un peu plus longtemps, mais la matinée était radieuse et, une fois en route, nous étions plutôt contents de partir. Le manque de sommeil se fit facilement oublier.

À présent que nous sommes parvenus à destination, le trajet dans le souvenir paraît moins long qu'il ne l'était sur le moment. Car ce fut un très long trajet. Et à plusieurs reprises, au cours de ce voyage, nous étions tentés de nous lever pour demander: «Que l'on arrête! Je n'en peux plus de rester ainsi immobile pendant des heures, sans pouvoir me détendre, sans rien voir. À la longue, ce bruit monotone comme le bourdonnement des insectes devient insupportable. Et la journée qui n'en finit pas, et la nuit dont on n'entrevoit pas le terme! Que l'on arrête là, rien qu'un instant, pour que je puisse sortir!» Mais on ne descend pas d'un train en marche. D'ailleurs, l'impatience n'a jamais été le meilleur moyen de raccourcir un chemin ou d'accélérer le cours des heures.

Comme vous m'avez demandé de donner de mes nouvelles, de temps à autre, je continue de vous faire parvenir

quelques mots tracés d'une main incertaine. Où que je sois, je persiste à tenir la promesse. D'autant plus volontiers qu'elle n'est pas vraiment contraignante. Sachez pourtant que je ne suis pas à même de juger si je ressemble encore à la personne que vous avez connue. Peut-être parviendrez-vous à faire le lien entre ici et ailleurs, entre avant et après. J'y ai renoncé depuis longtemps. J'avance pas à pas, d'étape en étape, et, tant bien que mal, je m'efforce de maintenir un équilibre instable. Ce serait certainement une pure perte de temps que de regarder en arrière pour voir si ces traces s'enchaînent en un itinéraire continu.

Ici, les couchants de soleil sont brefs et fulgurants. Quelle différence avec les crépuscules qui s'éternisent — ces couleurs douces qui varient de façon imperceptible, en passant par toute la gamme de l'arc-en-ciel, par toutes les nuances du clair-obscur et auxquels nous étions habitués ! À l'approche du soir, pour rien au monde je ne voudrais manquer le spectacle qui, d'infinie variété, ne cesse de me surprendre. Nous avons découvert un endroit qui surplombe la ville, d'où l'on peut assister en toute quiétude à ce feu d'artifice quotidien. Dès que le soleil a touché l'horizon, les couleurs éclatent en même temps que la lumière décline. Les jours où le ciel est strié de nuages déchiquetés, porteurs de pluie, le changement qui se produit en si peu de temps est plus éblouissant que jamais. Ici, pas de nuances. Tout se joue en des contrastes violents entre le jaune vif, le rouge écarlate, parfois un bleu qui vire au vert. Puis tombe la nuit noire qui, en l'espace d'une demi-heure, aura tout englouti.

Nous n'avons apporté que très peu de choses. Et encore, ce que nous avons cru être des biens de première nécessité, se révèle peu à peu inutile et superflu. Dès l'instant de l'arrivée, nous ne faisons que jeter pour nous débarrasser de ce poids mort. Sur le chemin de l'auberge, nous rencontrâmes le maître de céans qui vit en ces lieux depuis un temps déjà. Sans mot dire, il nous fit comprendre qu'il ne nous suffira pas de nous défaire de nos bagages. Encore faut-il oublier les acquis, perdre les certitudes encombrantes. Et moi qui croyais ne plus être sûr de rien !

Depuis le temps que j'avais quitté l'unique lieu, je savais qu'il n'y a pas de lieu unique. À mon étonnement, je le rencontre constamment, tantôt au coin de la rue, tantôt au détour d'un chemin bordé de pierres équarries. Ce matin de bonne heure, nous empruntâmes un sentier qui serpentait à travers les champs. La maison aux murs crépis, située sur une colline qui se dressait à l'horizon, semblait à portée de la main. Il nous fallut toutefois plusieurs heures de marche avant de l'atteindre. Sur la face détournée de la colline, invisible du côté du village où nous avions passé la nuit, s'élevait un magnifique verger. Les arbres étaient en fleurs. Nous le découvrîmes après avoir escaladé et contourné la colline qui, vue de la plaine, paraissait entièrement déserte.

À n'en pas douter, ces endroits où je n'avais jamais mis le pied me sont tout aussi familiers que les lieux où je ne retournerai plus. Il nous arrive de nous interroger sur l'effet de l'éloignement, sur le sentiment du dépaysement. De telles questions me paraissent déroutantes. Ou plutôt fictives. Le lieu où je suis n'a rien d'immuable. Sans être rattaché à un point fixe, il se détermine par rapport à un centre de gravité qui se déplace au fur et à mesure de ma progression. Comme un territoire au contour précis, découpé par un rayon de lumière sur une vaste plaine assombrie. Nous sommes assis à l'ombre de la maison crépie en blanc, sur le versant fleuri de la colline.

L'immense étendue du parc, avec ses allées en gravier couleur ocre, est tout particulièrement impressionnante sous la pluie. À de tels moments, l'endroit est plus que jamais silencieux. Dans l'encadrement du portail, les nuages bas, accrochés sur la chaîne des montagnes en face, semblent presque toucher le sol. Un jardinier passe avec sa brouette. Au loin, un écolier à vélo. Près de l'entrée du parc, dans un étang couvert de larges feuilles luisantes, les carpes cherchent à attraper les gouttes de pluie qui rebondissent sur la surface de l'eau. Leurs bouches arrondies, toujours en quête de nourriture, se referment sur le vide. Les cercles concentriques qui se créent autour de chaque goutte, s'élargissent et se

recoupent avant de s'estomper. Après une brève éclaircie, la pluie reprend de plus belle.

En ville, dans une rue commerçante animée, les passants circulent d'un pas pressé ou en flânant sans but. La foule est dense. Une femme âgée, dans son vêtement couleur gris perle, ceinte d'une large ceinture mauve, s'approche à ma rencontre. Ses yeux m'ont repéré de loin, elle ne me quitte plus des yeux. Arrivée à ma hauteur, elle s'arrête pour les salutations d'usage. De mon côté, je lui rends la politesse. Puis nous nous en allons chacun son chemin, sans nous retourner. À quoi bon chercher une quelconque explication à son geste. Vous m'avez demandé de donner de mes nouvelles. À vrai dire, il n'y a rien à raconter. Le temps est doux, l'air perpétuellement chargé d'humidité. Même la pluie ne parvient pas à donner un sentiment de fraîcheur. J'enregistre sans interpréter. La modestie est sans doute la seule leçon que j'aie bien retenue.

Nous montâmes de bon pas les innombrables marches de cet escalier raide. Sans nous précipiter et sans nous arrêter. Un homme en vêtements de sport nous dépassa à mi-chemin pour atteindre le sommet bien avant nous. Arrivé en haut, il se rafraîchit le visage, les bras et les mains auprès d'un filet d'eau qui s'écoulait d'une conduite en bois, puis, après avoir repris son souffle, il entama une incantation. Il psalmodia d'une voix claire, en détachant les mots de façon bien distincte. De la plateforme, la vue de la cité nichée sur le flanc de la colline était splendide. Bien que la matinée ne fût pas trop avancée, l'air était déjà vibrant de chaleur et les toits de tuiles scintillaient sous le soleil éclatant. Plus loin que la ville et que les champs qui l'entouraient, la plaine d'un gris bleu uni s'étalait à perte de vue.

Nous étions partis à plusieurs, mais nous ne suivons pas nécessairement les mêmes itinéraires. Ici, les étrangers qui se rencontrent par hasard, ou bien s'adressent un sourire complice, ou bien préfèrent s'ignorer. Cette apparente hostilité n'a rien d'étonnant. Tant que je reste seul, isolé parmi les gens du pays, je me crois pareil à eux et oublie d'être un intrus. La rencontre avec l'un de mes semblables, tel un reflet

dans le miroir, me renvoie à une différence première qui abolit toute intimité. Et il suffit alors d'un clin d'œil ou d'un seul mot pour renouer le lien qui me rattache à l'ancienne communauté. Me voilà redevenu une personne à part, séparé à nouveau de la foule anonyme, privé de ces oublis heureux qui m'auraient permis de me confondre à elle.

La pluie encore. Le toit de la maison s'avance au-dessus de la véranda et constitue un large auvent. Qu'il est bon d'y rester assis à contempler la pluie, à entendre son murmure continu et discret ! L'étroite bande de sable qui entoure le jardin est bordée de dalles taillées en losanges. Comme le toit est dépourvu de gouttière, la pluie s'écoule entre les rangées des tuiles et, à intervalles réguliers, tombe sur le sable où elle creuse de minuscules trous d'eau. Leur alignement obéit au même rythme que la bordure des dalles. Cette alternance de pierres et de flaques d'eau est un ornement soigneusement prévu, même si l'effet ne dure que le temps d'une averse. Lorsque la pluie a cessé, l'eau se résorbe dans le sable, ou encore s'évapore rapidement, et aussitôt un homme passe pour ratisser les creux. Sous le soleil, le jardin prend un aspect tout différent.

À force de regarder, nous pénétrons dans les paysages qui se déroulent devant les yeux, sans plus pouvoir les quitter. À moins d'y laisser une partie de nous-mêmes, trace provisoire de notre passage. De jour en jour, au fil des lieux parcourus, celui que je fus se disperse sans remède. À chaque étape, l'un de ces *moi* d'ombre qui habitent une silhouette commune, se détache des autres pour y rester à demeure. Comme un livre qui s'exfolie. Parfois, le soir venu, j'ai du mal à rassembler ce qui reste de ce troupeau vagabond. Nous avons beau être prévenus, nous ne nous méfions pas assez du risque que l'on court lorsqu'on s'attache à un lieu pour s'en arracher l'instant suivant. Nous espérons encore et toujours qu'au bout du compte, tous ces fragments perdus seront retrouvés intacts. Mais je crains aussi que l'image reconstituée de la sorte ne soit jamais qu'une effigie factice.

La rue qui s'enfuit devant nous dans une longue perspective toute en grisaille, banale à souhait, ne ressemble pour-

tant à nulle autre. Après un temps d'attente, l'autobus arrive, bondé à craquer. Il y a longtemps que la fatigue semble avoir atteint l'extrême limite. La chaleur suffocante. Soudain, en proie à un mouvement de révolte. Nous aurions sans doute préféré n'avoir jamais entrepris ce voyage. Comment ne pas regretter le havre rassurant de l'ancienne demeure? Que d'objets familiers délaissés, que de gestes de tous les jours oubliés! Que de visages perdus! Quelle folie nous a-t-elle poussés à nous engager dans ces pérégrinations! Sur la route cahoteuse, je guette désespérément un signe qui pourrait m'éclairer. Nul signe. Au terminus, le car déverse un flot de voyageurs heureux d'être libérés enfin de l'inconfort passager qu'il leur fallut subir. Tout près, dans le kiosque, on débite toute sorte de boissons, dont un thé d'un vert émeraude incroyable.

Familiers d'une soif que rien ne peut étancher. En cours de route déjà, nous avons épuisé nos réserves et, à cette altitude, près du sommet, l'eau doit être rare. Ceux qui avaient emprunté le chemin dans l'autre sens et qui descendaient à notre rencontre, nous apprirent que l'on pouvait trouver une source sur l'autre versant. Ils nous exhortèrent à persévérer. Le dernier tronçon du chemin se faisait de plus en plus abrupt. À chaque pas, il fallait mobiliser ce qui nous restait de nos forces. Puis le mouvement devint mécanique. Il nous aurait été impossible de nous arrêter tout autant que, si jamais nous nous étions arrêtés, de nous remettre en route. À force d'inertie, nous gravâmes les dernières marches qui s'élevaient devant le portail planté parmi les arbres. Or, contrairement à toute attente, dès que nous eûmes franchi le seuil, l'épuisement et la soif disparurent comme s'ils n'avaient jamais existé. Nous nous attardâmes un long moment à admirer les édifices anciens, à contempler les arbres dont les feuilles, en cette saison tardive, avaient revêtu les teintes jaune vif ou rouge éclatant.

Mais alors que dire? Que faut-il que je dise? Je ne fais que raconter par le menu les événements sans grande importance, les jours qui se suivent, parfois des images gravées au fond de la mémoire. La narration n'a jamais été mon fort. Malgré

tout, il m'importe de savoir que vous ne m'avez pas perdu de vue. Je tiens à vous faire signe, de temps à autre, afin de pouvoir oublier ce que je dis, ce que je viens de dire. Sans en chercher le sens. Témoin que je suis, je vous prends pour témoin.

La distance qui me sépare de tous les lieux où j'avais vécu, des gestes inachevés et des souvenirs qui continuent à s'effacer, ne se mesure pas en milliers de kilomètres ni en années-lumière. Elle tient à un cheveu. Le jour où j'avais cru avoir touché le fond, je découvris le pouvoir du rire. À l'instant même, je me trouvai projeté en-dehors de cette enveloppe d'ombre qui tient lieu de *moi* insaisissable. Comme si j'avais atteint une terrasse surélevée d'où je pouvais désormais embrasser du regard ma propre image au milieu de toutes les misères du monde, afin de percer à jour le caractère imaginaire de l'une et des autres. Telle une secousse tellurique qui rétablit l'équilibre menacé des couches terrestres, cet éclat de rire me surprit alors que je m'y attendais le moins, il remit à leur place les épisodes sans suite qui avaient failli me faire souffrir. Il les réduisit à leurs véritables proportions. Dans la lumière crue qui accompagnait cette secousse, je vis que les blessures inguérissables et les chagrins inconsolables n'étaient que des sentiments communs, d'une grande banalité. À mourir de rire.

Et bien que l'on puisse rire de mille et une manières, il n'est qu'une seule façon de rire qui soit vraiment efficace. Elle échappe à toute définition, ne se distingue que par l'absence d'attributs. Le rire que j'entends encore et toujours, n'était ni gai ni méchant. Ce n'était pas non plus un signe d'amusement ou une grimace de dérision. Il ne visait rien ni personne. Il surgit on ne sait d'où, me secoua sans ménagements, fit trembler cet univers insignifiant que j'avais inventé. Déracina ce que j'avais tenu pour le centre du monde et, à la place, fit entrevoir un vide sans fond. Impersonnel et vivant, merveilleusement indifférent. L'unique bien que nous puissions partager sans le posséder. Une chance inouïe.

Ce ne fut qu'un éclair qui, bien sûr, ne pouvait pas durer.

Le bouleversement cependant était irréversible. Un temps parallèle, un temps entre parenthèses s'était définitivement installé au-delà des heures et des jours. Dans cette perspective détachée, la douleur aiguë du moment présent ne peut jamais être qu'un désagrément passager. Les mésaventures les plus solitaires ne sont que le sort commun. Dans ces circonstances, il est bien difficile de garder son sérieux. Reste à observer attentivement, sans participer et sans intervenir. À travers la fissure qui sépare l'œil et l'image, se glisse l'écho perpétuel de cet éclat de rire.

Nous nous sommes aventurés bien loin. Dès le départ pourtant, sans même nous en douter, nous étions sur le chemin du retour. La distance que nous avons parcourue est nettement inférieure à celle que nous avons prise vis-à-vis de nous-mêmes. Le lieu s'enfonce dans des sables mouvants et part à la dérive. L'instant file entre les doigts. Au retour, il fallait s'y attendre, il n'y aura rien de changé. Et comme si de rien n'était, nous reprendrons le train-train quotidien au point où nous l'avions laissé.

*Vera Linhartova*